

© L'Ascenseur du destin

- I -

Nicolas se réveilla, inondé de sueur et hurla. Un rayon de soleil matinal s'était infiltré à travers les volets fermés et s'était jeté sur son visage. La chaleur du rayon lumineux l'avait quelque peu sorti de son pesant sommeil et son cauchemar avait recommencé.

Depuis maintenant cinq jours, Nicolas faisait le même cauchemar, à chaque fois qu'à bout de nerf, il réussissait enfin à s'endormir plus de quelques minutes. Car Nicolas ne dormait pratiquement plus. Il passait des nuits entières à se retourner dans son lit, sans parvenir à trouver le sommeil. Et lorsque enfin il y parvenait, il se réveillait quelques minutes plus tard, en plein cauchemar, en transe et couvert de sueur de la tête aux pieds. D'une sueur acide, poisseuse, une sueur glaciale à l'odeur nauséabonde ; la sueur de la peur. S'il réussissait à se calmer un peu, il se rendormait, mais le cauchemar revenait et le sortait à nouveau de son sommeil et depuis cinq jours le cercle vicieux n'en finissait pas.

Nicolas tremblait de tout son corps, il avait froid, il avait peur, il sentait qu'il était sur le point de craquer, il était à bout.

Le drap de son lit était aussi trempé que lui. Écœuré, il s'assit sur le bord de son lit. Il voulut se lever, mais sa tête se mit à tourner. Il fut aussitôt pris de nausées et dut courir vers les toilettes, d'un pas mal assuré ; il trébucha à deux reprises et faillit même tomber.

Il se regarda dans la glace et ce qu'il vit l'effraya encore plus. Ses rares

cheveux, sales et poisseux, étaient emmêlés. Certains, trop longs, tombaient sur sa nuque et le gênaient. Ils étaient tous devenus blancs. Sa barbe grise de plusieurs jours le démangeait et sa peau était remplie de boutons rouges qu'il grattait sans cesse.

Il avait aussi maigri, considérablement. En quelques jours, il s'était totalement transformé, il en était méconnaissable.

Nicolas se passa à plusieurs reprises un gant de toilette humide sur le visage, mais l'eau froide ne lui faisait plus aucun bien.

Il se dirigea ensuite vers la cuisine pour tenter de se préparer un café, mais l'odeur qui y régnait lui souleva le cœur. Pourtant, il insista, essayant par des gestes anodins, des gestes de tous les jours, de faire comme si ce qui était en train de lui arriver n'était pas réel, mais n'était qu'un cauchemar de plus. Ses mains tremblaient. Elles tremblaient tellement qu'elles rendaient ses gestes, déjà maladroits par nature, totalement inefficaces. Dès qu'il la souleva, la cafetière tomba sur le carrelage et se fractura. Nicolas ne fit aucun effort pour ramasser les débris. Il se contenta de les contourner, puis il retourna au salon et s'assit lourdement dans un de ses coûteux fauteuils en cuir.

Tant bien que mal, il réussit à s'allumer une cigarette. Ses doigts brûlés à plusieurs endroits attestaient de la difficulté qu'il avait maintenant à effectuer les gestes les plus simples. Il se pencha et trouva la bouteille d'alcool qui l'avait aidé à s'endormir hier soir, à moins que ce ne fût seulement plus tôt dans la matinée. Il ne se rappelait plus, il se relevait tant de fois au cours de la nuit, que sa mémoire était devenue comme un grand gouffre vide. De toute façon, c'était sans intérêt. Hier soir, cette nuit, ce matin, quelle importance cela pouvait-il avoir aujourd'hui ? Il n'y avait plus grand-chose qui ait de l'importance à ses yeux.

Incapable de se servir un verre sans en renverser, il but directement au goulot. Une longue gorgée qui lui brûla l'estomac et lui donna envie de vomir. Il réussit à se dominer en respirant profondément à plusieurs reprises, puis il but une autre gorgée et encore une autre.

Depuis que tout avait commencé, il n'avait pratiquement absorbé que de l'alcool. Seuls, les calmants, même à haute dose, ne lui faisaient plus aucun effet. Il avait vidé toute sa pharmacie personnelle et, maintenant, il ne lui restait plus que quelques bouteilles d'alcool fort, qui traînaient dans tout son luxueux appartement. Son estomac étant vide, l'alcool agit

rapidement. Sa tête se mit à tourner agréablement, tandis qu'une douce chaleur envahit tout son corps. Il se sentit subitement mieux. C'était la sensation qu'il recherchait à chaque fois que la réalité lui revenait comme un coup de poing dans la figure.

Pourtant, avant, il n'y avait pas si longtemps en fait, tout allait tellement bien. La vie lui était tellement agréable. Et puis, c'était arrivé.

Nicolas était un homme à qui tout avait réussi. Il n'avait jamais manqué de quoi que ce soit ; l'argent, une vie luxueuse, des amis partout et de nombreuses conquêtes féminines résumaient toute sa carrière. Nicolas avait toujours été un nanti, depuis sa naissance.

Les choses changent, la chance tourne, dit-on, dans le cas de Nicolas, c'était sûrement exact.

Enfoncé, confortablement dans un de ses luxueux fauteuils en cuir, la douce ivresse provoquée par les gorgées d'alcool chassait de nouveau les démons de Nicolas. Un sourire aux lèvres, presque heureux, Nicolas se reservait, mais dans un verre, cette fois, car ses mains ne tremblaient presque plus. Il étendit ses jambes et posa même ses pieds sur la table basse du salon. Il se sentait mieux maintenant. Encore quelques verres et il aurait même retrouvé toute la combativité qui le caractérisait. Car Nicolas était un combattant.

Sa vie en attestait. Personne n'avait pu faire plier celui qui avait été surnommé, à juste titre d'ailleurs, « le rocher » par son entourage.

Il en avait traversé des épreuves « le rocher » Nicolas et jamais il n'avait failli. Il avait même brisé tous ceux qui avaient essayé de le déloger de son socle. Il ne s'était pas gêné, dès qu'un individu cherchait à le concurrencer, il utilisait tous les moyens pour le faire tomber. Tous les moyens, y compris ceux qui n'étaient pas légaux. Mais qu'importait, seuls les résultats étaient essentiels à ses yeux. Il avait toute une armée de juristes à son service, des hommes et des femmes qui se servaient des lois, les interprétant à leur manière, pour la réussite de Nicolas. Et si cela ne s'avérait pas suffisant pas, alors il ne se gênait pas pour faire appel aux services d'individus à la triste réputation et les problèmes s'envolaient aussitôt.

Tout cela devait-il donc finir parce que Nicolas avait atteint son sommet ? ou bien était-ce à cause d'un karma négatif qu'il devait subir ce

revers du destin ?

L'alcool poursuivait son œuvre. Nicolas rejeta sa tête en arrière, il se sentait tellement bien maintenant, qu'il se mit à la tourner à droite et à gauche, en se massant la nuque sur le dossier du fauteuil.

Lentement, il se mit à somnoler et il s'endormit.

Puis elle arriva, hideuse, haineuse et se jeta sur lui. Il eut une telle frayeur d'elle en la voyant arriver qu'il en fut totalement paralysé. Elle devait le savoir, car elle en profitait toujours pour prendre tout son temps. Dès qu'elle était sur lui, ses gestes ralentissaient. Elle devait certainement jouir de cette situation. Ensuite, elle sortit un sac en plastique transparent de sa poche et le montra à Nicolas. « Tu vois ? sembla-t-elle dire, j'ai apporté ce qu'il nous faut », et Nicolas ne pouvait pas faire le moindre geste, il en était tétanisé. Ensuite elle lui posa le sac sur la tête et le plaqua sur son visage avec ses deux mains glaciales et sales, à plusieurs reprises, comme si elle voulait en faire un moulage. Puis elle le ferma au niveau du cou à l'aide d'un fin cordon noir et Nicolas se mit aussitôt à suffoquer. Curieusement il n'y avait pas de bué sur le sac. Ils pouvaient se voir facilement et elle ne se gênait pas pour le regarder s'étouffer. Tandis qu'épouvanté, il haletait à la recherche d'air qu'il ne trouvait pas, elle, elle le regardait avec son sourire méchant qui déformait ses lèvres dans un rictus de mort. Et la mort s'approcha de Nicolas.

Nicolas se réveilla en sursaut, de nouveau inondé de sueur. Son cauchemar était revenu. Le sursis n'avait duré que quelques minutes. Il reprit la bouteille à moitié vide et se servit à nouveau.

Nicolas tremblait de nouveau de tous ses membres. Il dut boire à même le goulot en tenant la bouteille dans ses deux mains.

Et bientôt l'alcool coula dans ses veines, provoquant un nouveau moment de répit.

Le téléphone sonna, Nicolas sursauta si fort, qu'il en lâcha la bouteille. La sonnerie se fit insistante, mais Nicolas ne bougea pas. Il resta là les yeux fixés sur le poste haut de gamme sans faire le moindre geste, hypnotisé, paralysé.

La sonnerie s'arrêta. Nicolas se pencha et ramassa la bouteille. Il en tremblait encore et, pressé de faire cesser cet effet qui le handicapait, il avala plusieurs gorgées d'alcool d'un seul coup.

Il se leva la bouteille à la main et se mit à faire les cents pas dans son appartement. Quatre cent cinquante mètres carrés en duplex pour lui tout seul, et trois cents mètres carrés de terrasse, un rêve, mais il avait l'intention de déménager, il trouvait la piscine couverte trop petite. Il avait envoyé quelques prospecteurs à la recherche de la perle rare et ces derniers avaient réussi à dénicher l'appartement idéal. Il y avait bien un autre acheteur potentiel, mais il n'était pas inquiet, le gêneur ne l'ennuierait pas longtemps ; ce qu'il voulait, il l'avait, il l'avait toujours eu.

Le problème, pourtant, était de savoir s'il pourrait le conserver, car pour lui le monde était en train de changer.

Un changement qui s'était décidé brutalement en début de semaine. Un changement qui en avait touché d'autres avant lui, mais cela l'avait toujours fait rire aux larmes. Cette fois, il ne riait plus, mais les larmes étaient là, elles, et depuis ce jour maudit, elles avaient creusé et raviné son visage.

Qui avait bien pu faire une chose pareille ? Qui avait pu avoir suffisamment d'argent pour monnayer une chose pareille ? Autant de questions qui s'étaient bousculées dans sa tête les premiers temps, mais qui n'avaient plus d'importance maintenant. Les premières interrogations avaient place au refus :

Il ne ferait pas partie de la liste, pas lui, il n'allait pas se laisser faire, il allait se battre, de toutes ses forces.

Il avait commencé par appeler ses amis les plus sûrs, mais rapidement ces derniers lui avaient fait comprendre qu'ils ne bougeraient pas.

– Tu ne te rends pas compte, Nicolas, avait dit Jérôme, l'ami de toujours j'ai une femme, des enfants, je suis désolé, mais je ne peux rien faire pour toi.

– Mais, ce n'est que provisoire, avait plaidé Nicolas, voyons, je n'en ai que pour quelques jours. Il faut que tu m'aides Jérôme, tu ne peux pas me laisser tomber.

Mais l'ami de toujours, celui des nombreuses fêtes, de tous les hauts dans la vie de Nicolas et des quelques rares moments délicats, avait raccroché.

– Salaud ! Avait crié Nicolas en raccrochant brutalement à son tour le combiné.

Ensuite, il avait essayé ses relations, politiques, financières, mais dès qu'il avait commencé à parler, ses plus fidèles alliés avaient, eu aussi, raccroché et depuis, Nicolas s'était retrouvé seul.

Pourtant, il n'avait pas eu l'intention d'abandonner aussi facilement, mais il avait dû se rendre rapidement à l'évidence, il y a des destins auxquels on n'échappe pas.

Et le destin qui avait frappé Nicolas ce jour-là était de ceux-là.

Les larmes montèrent aux yeux de Nicolas. Chaque fois qu'il repensait à ses amis, lui jurant une fidélité absolue, il se mettait à pleurer.

Il avala une grande gorgée d'alcool, puis aussitôt une autre, jusqu'à ce que la tête lui tourne à nouveau et que ses amis s'en aillent au diable.

Il se rassit dans le luxueux fauteuil.

Il sentit de nouveau la douce chaleur de l'alcool l'envahir et la fatigue revint, elle aussi. Il se serait bien abandonné au sommeil, mais il y avait le cauchemar, il allait revenir. Alors, il lutta de toutes ses forces pour rester éveillé et reprit une autre gorgée d'alcool, la tête rejetée en arrière. Il lutta, en vain.

La femme était à nouveau devant lui. Elle riait, son sac plastique à la main et s'approchait de lui, sans qu'il puisse faire le moindre geste.

Le téléphone sonna et sortit Nicolas de son cauchemar.

Comme à chaque fois il regarda le poste, mais ne se leva pas. La sonnerie persista et Nicolas mit ses mains sur ses oreilles. Geste dérisoire en regard de la sonnerie qu'il avait toujours voulue forte.

Enfin, la sonnerie cessa.

Nicola se blottit dans le fond du fauteuil et se laissa aller aux larmes de désespoir.

– Pourquoi ? Pourquoi ? se répétait-il sans cesse à haute voix. Je n'ai rien fait pour mériter cela.

Nicolas avait toujours été dans la finance. Fils de financiers, petit fils de financiers, il était né avec les résultats de la bourse dans son berceau. Pistonné par sa famille, il avait gravi les échelons, en passant devant tous ses concurrents, qui avaient fini par lui vouer une haine démesurée. Il ne s'était pas non plus gêné pour éliminer, plus radicalement, ceux qui avaient osé insister pour lui barrer le chemin. Un certain nombre avait même

effectué quelques séjours à l'hôpital. Nicolas n'avait jamais été un tendre.

Mais il avait toujours trouvé son attitude parfaitement normale. On vivait dans un monde dur, il n'y avait pas de place pour les losers, c'était la loi de la jungle et il devait se montrer fort, s'il voulait réussir.

Alors pourquoi ?

Il reprit la bouteille et constata qu'elle était vide. Il se leva et, d'un pas mal assuré il se dirigea vers le bar qu'il avait fait installer à grands frais et qui séparait les deux salons de réceptions. Il trouva une bouteille pleine et la déboucha maladroitement. Il se servit à nouveau une première fois au goulot, puis dans un verre, dès que ses mains cessèrent un peu de trembler.

Ensuite, il retourna s'asseoir dans son fauteuil, avec sa bouteille et son verre.

Il n'avait aucune idée de l'heure, depuis maintenant trois jours, il n'avait plus osé ouvrir les volets. Il ne vivait plus que dans la pénombre, la trouvant plus rassurante que la lumière du jour ou même que celle de la lumière artificielle.

Quelques verres de plus et Nicolas se sentit de nouveau combatif. Depuis que son entourage au grand complet l'avait abandonné, il alternait dans la solitude, entre la peur et l'envie de se battre. Mais aujourd'hui, il n'y avait plus que les effets de l'alcool pour lui redonner un aspect combatif. Tout était devenu artificiel. Et puis, cela ne durait pas très longtemps, le sommeil finissait toujours par s'emparer de lui et le cauchemar revenait.

Un épouvantable cercle vicieux qui durait maintenant depuis cinq jours.

Depuis cette lettre qu'il avait reçue le matin et qu'il avait trouvée, glissée sous sa porte, juste avant de se rendre à son travail, pour gagner encore quelques millions supplémentaires.

Il s'était baissé pour la ramasser, puis il l'avait ouverte sans regarder l'enveloppe. Ensuite, il l'avait lue, à plusieurs reprises, sans parvenir à croire que ce qui était écrit à l'encre rouge vif était réel.

C'était tombé sur lui, cette fois c'était son tour. Ils étaient rares, ceux qui étaient désignés, rarissimes même, mais il y en avait eu quelques-uns. Les journaux en avaient parlé. Il s'en était fait des gorges chaudes, à l'époque. Mais aujourd'hui, c'était sur lui que d'autres devaient rire.

Depuis, il n'était plus sorti de chez lui. Il s'était retranché, barricadé dans son luxueux duplex des beaux quartiers et n'avait plus mis les pieds dehors. Il savait qu'il n'y avait pas d'issue. Il ne savait pas d'où cela

viendrait, ni quand cela se produirait, mais c'était inéluctable, cela arrivait toujours. Pour tous ceux qui avaient été désignés, sans exception, c'était toujours arrivé. Aucun n'avait pu l'éviter, tous avaient dû se résigner et subir.

Encore quelques verres. Il ne restait plus que deux jours. Deux jours au maximum.

Sur la lettre, ils disaient sept jours et il s'en était déjà écoulé cinq.

Nicolas s'endormit brutalement, cette fois encore il avait pris trop d'alcool et il n'avait pas réussi à se contrôler.

Elle revint, une fois de plus, penchée sur lui, ricanante, sinistre, tout son visage ne reflétant que la mort. Nicolas la regarda, aussi effrayé que les autres fois. Sa respiration se fit plus intense, son cœur cogna à grands coups sourds dans sa poitrine et s'accéléra jusqu'à lui faire mal. Il cogna si fort que Nicolas cru qu'il allait éclater. Mais elle avait le talent de faire durer son plaisir, et la souffrance de Nicolas était son plaisir.

Elle lui enfila son sac plastique sur la tête, comme les autres fois et serra le petit cordon noir. Nicolas étouffa. Il crut que, cette fois, il ne s'en sortirait pas. Il allait presque se résigner, tant la peur l'étreignait : pour ne plus la revoir, pour ne même plus la ressentir, pour en finir une fois pour toutes. Peu importait, maintenant, il n'en pouvait plus, il était décidé, il ne lutterait plus.

Mais son cerveau le réveilla, trempé de la même sueur acide, et nauséabonde, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte, à la recherche d'une gorgée d'air.

De désespoir, il se remit à pleurer.

Les premiers jours, il avait même hurlé, à chaque fois qu'il se réveillait, mais maintenant, il n'y parvenait plus, il restait seulement prostrer, de longues minutes, dans son fauteuil de cuir.

Son cœur se calma, sa respiration devint plus profonde ; il reprit sa bouteille d'alcool et il but, d'abord au goulot, puis dans un verre.

L'alcool le rassura.

Les conquêtes féminines, aussi, s'étaient succédé. Depuis l'adolescence, il ne les avait même pas comptées, tellement elles avaient été nombreuses. La plupart étaient d'un soir, d'autres avaient duré un peu plus, deux ou trois soirs, aucune n'était restée.

Il n'avait jamais connu la solitude plus d'une semaine entière et encore, c'était parce qu'il l'avait recherché, comme une compagne pour se ressourcer, pour revenir à un état de bien-être, lorsqu'il avait accumulé les heures de vie trop oppressantes. Durant ses périodes, il avait aimé se rendre sur les bords de son lac préféré, près d'Enghien, où il restait assis de longues heures à méditer.

De très rares fois, il y avait emmené son ami René. Car René n'était pas un bavard. Il savait, lui aussi, savourer les moments de silence qu'ils avaient partagé tous les deux. René lui aussi était parti.

Mais ces périodes étaient sur le point de prendre fin.

Car il y avait la lettre.

Nicolas repris quelques gorgées d'alcool, pour se donner le courage de relire cette lettre, cette terrible lettre, faite d'encre rouge vif, qui avait bouleversé sa vie.

Comme au début de la semaine, il ouvrit le feuillet plié en trois. Mais cette fois, c'était d'une main tremblante, car la peur avait cédé la place à la curiosité.

Pourtant, il ne pouvait pas s'empêcher de la relire.

De nous : SOADRUP
Société au capital tenu secret

À vous : Monsieur Nicolas Variot
16 bis Avenue de la tour de luxe
Quartier résidentiel

Monsieur,

Nous, Société Officielle des Assassins Diplômés Reconnus d'Utilité Publique, vous signifions avoir reçu mandat contre votre personne.

Le mandat débutera dès réception de la présente et se terminera le septième jour à minuit.

Il sera exécuté à la date et au moment précis choisi par nos soins entre le jour de réception et la fin du septième jour.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'expression de nos sincères salutations.

Le mandataire :
Arthur C. Donovan

PS : Nous vous rappelons que nous garantissons toujours le total anonymat de nos clients demandeurs.

Nous vous rappelons également que toute réclamation est inutile.

L'alcool et la lettre le rendaient chaque fois enragé et Nicolas se mettait alors à crier :

– Mais qui a bien pu oser passer un mandat avec cette société d'assassins de merde? Qui a bien pu avoir la somme exorbitante que ces criminels demandent ? Quel est le fumier qui a osé me condamner à mort ?

Deux jours, il ne lui restait plus que deux jours. Mais c'était deux jours au maximum, puisque le contrat pouvait être exécuté n'importe quand.

Nicolas n'en pouvait plus. Ces cinq derniers jours avaient été un enfer. Chaque seconde lui avait paru durer une éternité, mais une épouvantable éternité, qui recommençait la seconde suivante et ne prendrait fin qu'avec la visite d'un des membres de la société.

Il avait décidé, dès que son esprit avait enfin réussi à assimiler le contenu de la lettre, de ne plus sortir de chez lui. Cet appartement serait sa place forte où, lui et ses amis attendraient de pied ferme le tueur qui allait venir exécuter son œuvre. Mais ses amis, eux, n'étaient jamais venus, tandis que le tueur, lui, allait venir et Nicolas serait seul.

Le refus, puis l'envie de se battre, avaient fini par céder la place au désespoir, mais surtout à la peur. Pourtant, quelque part, tout au fond de lui, il ne parvenait pas à se résigner. Il se disait que cela ne pouvait pas être, que peut-être un miracle allait se produire ou bien que ce n'était qu'une mauvaise blague.

Le téléphone sonna, Nicolas sursauta et renversa son verre qui se cassa. Comme toutes les autres fois, il resta pétrifié, au fond de son fauteuil.

Il avait l'impression qu'à chaque fois que le téléphone sonnait, la sonnerie durait un peu plus longtemps. Il n'avait jamais compté le nombre de sonneries, mais, pourtant, il était pratiquement certain que son mystérieux correspondant insistait de plus en plus.

Mais il était terrifié à l'idée même de décrocher. Qui cela pourrait-il être ? Ses amis ? ses relations ? Ils avaient cessé tout contact depuis le premier jour, alors qui pouvait bien l'appeler, sinon son assassin ? Mais pourquoi ? Pour le prévenir qu'il allait venir ? Non, puisqu'ils étaient justement connus pour ne jamais prévenir.

La sonnerie cessa et reprit aussitôt.

Nicolas fut tenté un instant de décrocher. Que risquait-il de toute façon ? Il était déjà condamné. Mais il se dit que quelqu'un, peut-être le commanditaire de sa mort, l'appelait pour le narguer. Reconnaîtrait-il sa

voix ? ou serait-elle brouillée par un de ces gadgets modernes ?

La sonnerie cessa de nouveau mettant fin à ses réflexions.

Il se leva pour reprendre un verre posé sur le bar. Il se contenta de jeter un coussin sur les débris du verre qu'il venait de casser pour ne pas se couper en marchant dessus, puis il se rassit dans son fauteuil.

Cette fois, il remplit le verre jusqu'au bord et le but d'un trait.

L'effet fut rapide, Nicolas se mit à somnoler.

Mais cette fois, il se leva de son fauteuil pour faire quelques pas. L'idée de s'endormir et de replonger dans son cauchemar lui était insupportable.

Il marcha, son verre vide à la main.

Était-ce la quantité importante d'alcool absorbé ou un regain d'énergie, mais lorsque le téléphone sonna à nouveau, il ne sursauta pas. Cette réaction, ou plutôt son absence de réaction le surprit. Il se dirigea d'un pas lourd vers le téléphone et souleva le combiné. Il n'alla pas jusqu'à le porter à son oreille, mais il décrocha tout de même.

Il entendit au loin une voix féminine. Une voix très douce, une voix qui se voulait rassurante, amicale.

– Monsieur Variot, n'ayez pas peur, ne raccrochez pas, s'il vous plaît. Je veux seulement vous aider.

Mais Nicolas eut peur et raccrocha.

Aussitôt il s'en voulut et regretta son geste. Il souhaita même que le téléphone se remette à sonner.

Il attendit plusieurs longues minutes, en vain, le téléphone resta silencieux.

Déçu, il retourna dans son fauteuil et s'assit lourdement. Son verre était vide, il le remplit et le but de nouveau d'un trait.

Il sentit qu'il allait se rendormir, il voulut se lever, mais il n'avait plus la force de lutter. Il avait trop bu.

Il s'endormit profondément.

Elle riait de son rire de démente, pendant que lui étouffait sous le sac en plastique. Il avait les mains libres, il aurait pu se l'ôter lui-même, mais ses mains étaient paralysées, comme le reste de son corps. Il ne pouvait pas faire le moindre geste. Il ne pouvait que la regarder. Elle était tellement proche de lui, qu'il pouvait presque sentir son haleine fétide sur son visage. Chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour chercher de l'air et n'y parvenait

pas, elle riait de plus belle. Le sang martela ses tempes, sa vue se brouilla, il se dit que c'était la fin.

Il se réveilla, de nouveau en transe, haletant, dégoulinant de sueur.

Il se leva, les jambes flageolantes, regarda son verre vide et se resservit. Il avait la nausée. Son estomac, vide depuis trop longtemps, réclamait, mais lui n'avait pas faim, il voulait juste ne plus penser et il n'y avait que l'alcool pour pouvoir l'aider maintenant.

Il était debout, tremblant sur ses deux jambes son verre à la main, il se sentit misérable.

Pourquoi fallait-il que cela lui arrive à lui, alors qu'il était au sommet de sa carrière, qu'il se sentait encore très jeune et avait encore une longue vie devant lui ?

– Qu'est-ce que-j'ai fait ? Mon Dieu, qu'est-ce que j'ai fait ? répéta-t-il à nouveau à haute voix. Je voulais simplement vivre.

Le téléphone sonna.

Il hésita encore. Il avait une grande envie de décrocher et d'entendre à nouveau cette voix douce, qu'il avait entendue quelques instants auparavant. Mais la peur était encore la plus forte et le paralysait. Il n'était qu'à quelques mètres du poste de téléphone, mais ses jambes ne lui obéissaient plus.

À toute vitesse, il se servit un grand verre et le but d'un trait, puis il s'en servit un autre et le but à nouveau d'un trait.

La sonnerie se poursuivit.

L'alcool commença à faire son effet et libéra ses jambes. Un pas après l'autre, il avança vers le téléphone, mais lorsqu'il arriva à sa portée, la sonnerie s'arrêta.

Il se servit un autre verre, l'avalala et plein d'espoir, il attendit. Sa mystérieuse correspondante appelait toujours deux fois de suite. Mais, cette fois, il avait la main sur le combiné. Il avait pris sa décision ; qui que ce soit qui appelle, il l'affronterait si c'était un ennemi et l'écouterait si c'était un ami, mais il ne flancherait pas, il irait jusqu'au bout.

Son cœur s'accéléra.

Le téléphone sonna.

– Allo ! fit Nicolas d'une voix essoufflée par l'émotion.

Il se remit à trembler de plus belle et son cœur cognait fortement dans sa

poitrine, il ne se sentit pas très vaillant, mais il resta et commença à écouter.

– Monsieur Variot, je vous en prie, ne raccrochez pas. Je ne vous veux aucun mal, je cherche seulement à vous aider.

La voix était bien la même, douce, chaude, rassurante, une voix que l'on avait envie d'écouter. Et Nicolas continua de l'écouter.

– Monsieur Variot, je m'appelle Anabelle, j'ai appris votre récente infortune et je souhaiterais vous aider. J'appartiens à une organisation qui lutte contre les activités de la SOADRUP. Nous avons déjà réussi par le passé, à deux reprises, à éviter que ces criminels ne tuent leur victime ou exécutent leur mandat, comme ils se plaisent à le dire eux-mêmes.

– M'aider ? bredouilla Nicolas qui n'en revenait pas et cru même avoir rêvé.

– Oui, monsieur Variot, vous aider. Nous en avons les moyens. Pour nous la vie est plus importante que tout et nous sommes prêts à employer tous les moyens technologiques actuels pour sauver la vôtre.

– Excusez-moi un instant, demanda Nicola.

Il tremblait toujours, mais d'excitation, maintenant. Fébrilement, il alla se chercher une chaise, ses jambes avaient subitement un peu de mal à le porter. Il ramena la chaise jusqu'au téléphone, en la trainant sur la moquette, puis il s'assit et reprit le combiné.

– Allo ! fit-il d'une voix un peu plus assurée.

– Monsieur Variot, nous avons décidé de vous aider. Laissez-moi vous expliquer ce que vous allez avoir à faire pour échapper à vos tueurs.

Et Nicolas écouta les explications de la voix qui était si amicale.

- II -

Nicolas se prépara comme la voix le lui avait demandé. Il s'habilla pour sortir, prit les quelques affaires qu'elle lui avait dit de prendre et maintenant, assis sur sa petite valise gris clair, devant la porte de son appartement, il attendait que la nuit tombe.

Il se sentait mieux, la peur n'avait pas encore complètement disparu, car il allait sortir de chez lui en pleine nuit, et même si la voix lui avait assuré que toutes les précautions avaient été prises, il se sentait tout de même effrayé par ce qu'il avait à faire.

D'un autre côté, il respirait mieux, son cœur avait repris un rythme presque normal et il n'avait pas bu depuis plusieurs heures.

Il avait même remis sa montre, une luxueuse montre Rolex. Celle-ci indiquait vingt-deux heures.

Il allait bientôt faire nuit noire.

« Vous avez de la chance, » lui avait dit la voix, « il n'y a pas de lune ce soir, c'est beaucoup plus facile de leur échapper quand il n'y a pas de lune. »

Nicolas respira fortement à plusieurs reprises, il se sentait de mieux en mieux. L'espoir d'une nouvelle vie lui redonnait un peu de courage. Bien sûr, il accusait la fatigue des derniers jours pendant lesquels il n'avait pratiquement pas dormi, et beaucoup bu, mais il sentait qu'il était en train de récupérer.

Évidemment, il faudrait tout recommencer à zéro, mais qu'importait, il était encore jeune, il avait le savoir-faire et aussi une grosse somme d'argent avec lui en espèces. Tout ce qu'il avait réussi à faire échapper au fisc depuis plusieurs années ; il avait donc une véritable fortune avec lui.

– « N'emprenez que le strict nécessaire, Monsieur Variot » avait précisé la voix, « vous aurez à marcher, alors ne vous chargez pas trop. »

Mis à part les billets, il n'avait pris que quelques vêtements de rechange, pour un jour ou deux. Il avait obéi en tout point à cette voix à laquelle il s'était accroché, cette voix qui représentait pour lui sa seule planche de salut. Aussi, pas question de faire autre chose que ce qu'elle demandait.

Vingt-deux heures trente, il était temps d'y aller.

Prudemment, il ouvrit la porte de son appartement et sortit sans faire le moindre bruit. Il resta un moment sur le palier de sa porte, guettant le plus petit signe de présence, mais n'entendant rien, il se risqua à descendre les escaliers.

Sa peur était revenue. Elle recommençait à lui tordre le ventre. Il regretta même de n'avoir pas emmené une bouteille avec lui, elle l'aurait sûrement aidé. Mais la voix avait été claire :

– « Surtout ne buvez pas, monsieur Variot, pas une goutte ».

Nicolas se retrouva rapidement dans la rue. Il faisait sombre, malgré les quelques éclairages publics.

Les rues autour de lui étaient désertes. Il faisait très chaud aussi, à moins que ce ne soit la peur qui le faisait de nouveau transpirer.

Il respira plusieurs fois, rapidement, à pleins poumons pour essayer de reprendre son courage.

– « Tournez à droite en sortant de chez vous et marchez tout droit sans vous arrêter pendant deux bons kilomètres. »

Nicolas avait marché, il ne s'était pas arrêté, mais il avait eu la peur au ventre tout le long du chemin.

– « Restez bien dans les zones d'ombre » avait précisé la voix. « Nous ne serons pas loin de vous et nous vous protégerons. »

Nicolas avait bien suivi les zones d'ombre, mais elle étaient rares et malgré les paroles rassurantes de la voix, la peur ne l'avait pas quitté.

– « Lorsque vous serez arrivé au bout de la voie, tournez à gauche et continuez jusqu'aux immeubles en construction. »

Nicolas était exténué. Heureusement, les immeubles indiqués par la voix

n'étaient plus très loin.

C'était en fait un chantier gigantesque, mais l'immeuble que la voix lui avait indiqué était facilement reconnaissable par rapport aux autres, car il était le seul à être presque achevé.

Nicolas se dit en le voyant qu'il ne devait plus manquer que la peinture.

– « Entrez par la porte du milieu et montez jusqu'en haut, par les escaliers. »

– Les escaliers ! c'était exclamé Nicolas, il n'y a donc pas l'ascenseur.

– « Nous devons nous retrouver dans un lieu discret, monsieur Variot, un immeuble en construction est idéal, il n'y a jamais personne, mais il n'y a pas non plus de courant électrique la nuit et les ascenseurs ne fonctionnent donc pas. »

– C'est juste, reconnu Nicolas, pardonnez-moi, c'est seulement que cela doit être haut.

– « Six étages, monsieur Variot, six petits étages pour rester en vie. »

Dans le noir quasi complet, Nicolas monta, étage par étage, en soufflant et en transpirant de plus belle. Partagé entre l'espoir et la peur qui ne l'avait pas quitté depuis qu'il était sorti dans la rue, Nicolas arriva au sixième étage, en nage et à bout de souffle.

Il dut s'asseoir un moment sur les escaliers de pierre, puis il finit même par s'allonger de tout son long à même le revêtement du palier, tant il était épuisé.

– « Tâchez de ne pas vous attarder trop longtemps aux mêmes endroits, avancez tant que vous le pouvez. »

Nicolas se remit debout.

Il poussa la porte palière et se retrouva dans un vaste hall encore plus sombre que les escaliers. Bien que ses yeux se soient maintenant habitués à l'obscurité, il ne distinguait pas grand-chose de ce qui se trouvait autour de lui. Tout cet environnement, qui lui était inconnu, l'oppressait. Depuis le début de la semaine et la réception de la lettre, il avait vécu chez lui, dans la terreur, les volets fermés. Mais il connaissait bien son appartement, il savait où se trouvait chaque pièce, chaque meuble, tandis que dans cet immeuble, il avançait dans l'inconnu et cela n'avait rien de rassurant.

Il dut attendre que les battements de son cœur se stabilisent un peu pour pouvoir continuer.

– « Vous tournerez à droite, jusqu'au fond du couloir, encore une porte à

franchir et vous serez libre. »

Nicolas avait un peu tiqué. La voix, si douce et si calme avait agi sur lui comme un puissant calmant et lui avait aussi rendu un peu de sa lucidité.

– Que voulez -vous dire exactement par « vous serez libre ? »

– « C'est là que nous nous rencontrerons, dans cette pièce, derrière cette dernière porte. »

Et la voix avait ajouté :

– « Ne vous inquiétez pas si vous ne voyez rien, nous sommes obligés de conserver notre anonymat jusqu'à la fin. Une fois que vous aurez refermé la porte, monsieur Variot, alors nous pourrons nous voir et discuter de vive voix. N'oubliez pas, monsieur Variot, c'est votre seule chance de vivre. »

Nicolas tourna à droite et suivit le couloir jusqu'à la dernière porte.

Il trouva la poignée et entrouvrit la porte. Il risqua un œil à l'intérieur, mais ne vit absolument rien ; la pièce était plongée dans l'obscurité la plus totale.

Pourtant, confiant, il ouvrit la porte un peu plus en grand et fit un pas en avant.

*

* *

À la lumière d'une lampe électrique, une petite main fine referma la porte et raccrocha sur la poignée le panneau qui était posé un peu plus loin sur le sol, puis l'éclaira :

Ascenseur en construction

Cage vide

Ne pas ouvrir

Danger de chute mortelle

Six étages plus bas, une autre petite main se saisit d'une petite valise grise et l'emporta.

FIN

